

trait de lumière qui lui fit connaître la véritable cause du mal de son fils. Aussitôt, sans rien dire à personne, elle crut avoir trouvé le remède à la maladie de son enfant, il lui proposa comme moyen de distraction, de faire une promenade avec elle. Le jeune homme accepta cette proposition avec empressement, mais, à condition qu'il dirigerait lui-même cette promenade. Sa mère se garda bien de le contredire, et les voilà partis. Le jeune Paul conduisit directement sa mère dans la rue qu'habitait Louise, et hâta le pas jusqu'à ce qu'il put voir la maison qu'habitait l'objet de son affection. Dès qu'il put apercevoir cette maison, il ralentit tout à coup sa marche, car il venait d'apercevoir Louise sur le seuil de la porte. Ses yeux se portèrent sur celle qu'on appelait sa femme, et ne s'en détachèrent qu'avec peine. Lorsqu'il eut dépassé la maison, il se retourna encore plusieurs fois, et lorsqu'il n'aperçut plus rien, il tomba dans une profonde rêverie, et se hâta de retourner à la maison paternelle. Arrivée chez elle, la mère embrassa son enfant, en lui disant : Mon cher ami, je connais maintenant la cause de ton mal ; tu es malade, parce que Louise se marie ? Oui, répond le jeune homme, en versant un torrent de larmes : on m'avait dit si souvent qu'elle serait ma femme, et voilà qu'elle devient celle d'un autre ! — Comment reprit la mère profondément affligée, as-tu pu croire que Louise, qui a huit ans plus que toi, serait un jour ta femme ? — Dans ce cas, répondit tristement le pauvre Paul, pourquoi me l'avez-vous dit si souvent ? Paul, par suite de son